

AGNÈS RUIZ

Un vent de

liberté

ROMAN

TOME 2

LES ÉDITIONS JCL 

Un vent de
liberté

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Un vent de liberté / Agnès Ruiz

Nom : Ruiz, Agnès, 1968- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190020288 | ISBN 9782898040887 (vol. 2)

Classification : LCC PS8585.U527 V46 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les éditions JCL

Images de la couverture : Margarita Nizharadze, 123rf ;
Irna Alexandrovna, Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

AGNÈS RUIZ

Un vent de
liberté

TOME 2

LES ÉDITIONS JCL 

Pour ma belle-sœur, Odile

Été 1862, océan Atlantique

Piètre nageur, Alexandre s'était accroché de justesse à la chaîne de l'ancre qui était en train de remonter en produisant un bruit métallique. Il était à bout de souffle, mais il était parvenu discrètement à se hisser à bord. Il avait dérobé de la nourriture à la cuisine, avait failli être repéré à quelques reprises depuis qu'il s'était caché sur le *Redoutable des mers*, changeant de refuge autant que nécessaire, poussant l'audace jusqu'à se mêler aux matelots, en volant là encore des vêtements pour passer inaperçu. Il avait fait cette manœuvre deux fois avant d'estimer que c'était trop risqué.

Ainsi, il était resté discret, surveillant Amandine, embarquée sur le *Redoutable des mers* en qualité de mousse et connue sous le nom de Farigue, ainsi que Fraco, qui avait été exclu du camp gitan à cause de ses trop nombreux écarts de conduite et qui s'était lui aussi retrouvé à bord du navire en partance pour l'Amérique.

Alexandre s'en voulait d'avoir tant tardé pour intervenir lorsque Fraco avait attaqué la bergère. Ce jour-là, il avait été pris en chasse par un matelot particulièrement curieux et il avait perdu Amandine de vue. Quand il avait réussi à

détourner l'attention du marin suspicieux, il avait cherché partout sans trouver la trace de la jeune fille. Ce qui l'avait tourmenté encore davantage, c'était qu'il ne voyait Fraco nulle part.

Négligeant son statut de passager clandestin, il avait interrogé les hommes qu'ils croisaient avec une angoisse sourde au ventre. Enfin, l'un d'eux l'avait renseigné et guidé vers un sous-pont, là où étaient rassemblées les bêtes.

Alexandre était arrivé avant que Fraco n'abuse d'Amandine de façon irrémédiable. Il avait tout de même posé ses sales mains sur elle. Il l'avait frappée rudement. Alexandre ne parvenait pas à s'enlever certaines images de l'esprit : les vêtements déchirés de la bergère, sa poitrine dénudée, ses tremblements et son air apeuré, les ecchymoses sur son visage. Les coups qu'il avait reçus de Fraco ne l'avaient pas atteint aussi durement qu'Amandine l'avait été.

Maintenant, Alexandre devait affronter le second du *Redoutable des mers*, Jackson, qui était également intervenu pour secourir Amandine et, par la même occasion, avait découvert le passager clandestin qu'il était. Il saurait très bientôt quel serait le sort qui lui serait réservé, à n'en pas douter.

— Amandine n'est pas en cause dans l'attaque de Fraco, lança Alexandre devant l'attitude belliqueuse de Jackson.

Le quartier-maître se gratta le menton et dévoila ses dents pourries. Le temps paraissait interminable pour Alexandre. Pour un peu, il aurait préféré sauter par-dessus bord et tenter sa chance même s'ils étaient en pleine mer, loin de toute côte.

— Tu me plais, tu n'as pas hésité à venir aider un marin en difficulté, asséna finalement Jackson.

Alexandre fronça les sourcils, encore incertain. Que devait-il comprendre ? Il se demandait s'il pouvait baisser sa garde ou si c'était une ruse.

— Farigue est inexpérimenté, tout maigrelet, et ce porc de Fraco aura le châtement qu'il mérite ! continua Jackson.

— Farigue est...

— Un membre de l'équipage, le coupa vertement le second. Tu as quelque chose à ajouter ?

Les deux hommes s'observèrent dans un silence pesant. Alexandre comprenait confusément que ce n'était pas une réelle question, même si un milliard de réponses lui montaient aux lèvres. Le quartier-maître venait d'apprendre que le mousse qu'il connaissait était en réalité une femme. Pourtant, il comptait continuer de la considérer comme étant un homme et faire fi du reste. Alexandre était déconcerté par ce constat.

Jackson reprit la parole, l'œil perspicace et la voix sûre et autoritaire :

— Et toi, tu me parais bien bâti, bagarreur et capable d'en découdre si nécessaire... Une vie en mer, ça te tente ? Faut remplacer Fraco.

Alexandre n'en croyait pas ses oreilles. Lui qui s'était imaginé les pires scénarios s'il était découvert se retrouvait devant cette proposition inattendue.

— Tu seras sous mes ordres et tu auras officieusement la charge de surveiller la Cigale.

— C'est qui, la Cigale ? questionna Alexandre, méfiant tout à coup.

— C'est un animal dangereux et mystérieux qu'on garde dans les cales du navire.

— Pardon ?

Jackson partit dans un de ses rires tonitruants dont il avait le secret. Il était hilare de voir Alexandre se décomposer. Il reprit son souffle et tapa rudement l'épaule de sa nouvelle recrue.

— Mais non, la Cigale, c'est Farigue. C'est le surnom que les hommes lui donnent parce qu'il chante en parlant.

Alexandre ouvrit la bouche, stupéfait. Il avait bien entendu l'équipage appeler Amandine « Farigue », mais n'avait jamais entendu cet autre surnom. Il le trouva tout à fait approprié et esquissa un sourire.

— Ma proposition semble te convenir...

Alexandre confirma d'un hochement de tête, ne croyant pas à cette offre inattendue. Il serait là pour veiller sur Amandine. Voilà qui allait dans le bon sens. Enfin, pour lui. La bergère risquait de ne pas trop apprécier... Ils avaient un lourd contentieux, elle et lui.

— Et si elle ne veut pas qu'on garde un œil sur elle ?

Courroucé, Jackson l'apostropha, le dominant largement par sa haute taille :

— S'IL ne veut pas qu'on garde un œil sur LUI, insista-t-il, je lui dirai moi-même ma façon de penser. C'est clair ?

Alexandre hocha vivement la tête. Il devait reconnaître que cet homme pouvait se montrer très impressionnant. Il se reprocha son imprudence d'avoir utilisé des pronoms

féminins pour parler d'Amandine. Elle était sur le bateau en tant que garçon, se répéta-t-il. Seuls Jackson, Fraco, le médecin de bord et lui-même étaient au courant. Quel imbécile il avait été de risquer de compromettre Amandine si bêtement ! Il tourna la tête pour s'assurer qu'il n'y avait personne autour d'eux. C'était le cas et il éprouva un intense soulagement. Forcément, le quartier-maître s'était arrangé pour que leur entretien soit discret. Peut-être aussi pour le jauger et se demander s'il le passait par-dessus bord directement, sans témoin. À bien regarder Jackson, c'était de l'ordre du possible. Il l'avait d'ailleurs vu à l'œuvre à quelques reprises, donnant des ordres à ses hommes avec autorité. Aucune faiblesse n'était tolérée.

Au moins, leur discussion demeurerait confidentielle, se conforta Alexandre.

— Et le capitaine ? demanda-t-il.

— Je me charge du capitaine Létourneau, décida Jackson. Et Farigue reste Farigue pour tout le monde, ou la Cigale, insista-t-il. Ce sera plus simple comme ça.

— Le médecin pourra garder le secret ? s'étonna encore Alexandre, abasourdi.

— Alvarèz me doit un milliard de services, certifia Jackson en poussant un rire gras.

Il évita de mentionner la bouteille de rhum qu'il lui avait offerte, en plus.

Alexandre et Jackson scellèrent leur étrange accord d'une poignée de main ferme et Alexandre demanda la permission d'aller voir Amandine.

— Laisse Farigue prendre du repos. Notre mousse ne risque plus rien, maintenant.

Alexandre hocha la tête. Malgré la longue amitié qui l'avait lié à Fraco par le passé, il aurait préféré le savoir mort pour se rassurer tout à fait ou pour oublier que c'était ce même Fraco qui l'avait ramené dans sa famille, au camp, lorsqu'il était enfant, avec sa mère, Mandoline, à l'agonie. Il devait avoir cinq ou six ans...

Pour la première fois, Alexandre se demanda si Fraco lui avait sauvé la vie à ce moment-là ou si Romuald de Farigue cherchait toujours son fils, emmené par le gitan... Découvrirait-il un jour la vérité ? Avait-il envie de la connaître ?

Sur le pont, Fraco avait été attaché dans les cordages, les bras et les jambes en croix. Un bâillon l'empêchait de prendre l'équipage à partie en criant et en protestant. Seul Jackson pouvait nourrir le prisonnier ou lui donner à boire. Quand le soleil tapait trop fort en ce début d'été 1862, il ordonnait au jeune mousse Louis de l'asperger à grands seaux d'eau de mer. Fraco avait été accusé de vol de vivres, de troubler les marins en les asticotant sans cesse et de coups et blessures. Farigue en était la preuve vivante. Son visage montrait des séquelles de leur violente altercation. D'autres plaintes avaient fusé de plusieurs marins pour accabler encore Fraco de méfaits dont ils n'avaient pas osé parler.

Lorsque Adélarde, le maître-cordier, demanda combien de temps Fraco allait rester ici, le capitaine avait répondu : « Autant que je le jugerai nécessaire. »

L'air de Létourneau avait été particulièrement bourru lorsqu'il avait lancé son assertion. Alexandre aurait donné cher pour être témoin de la discussion sans aucun doute houleuse qui avait eu lieu entre Létourneau et Jackson.

Deux jours après, Fraco s'évaporait et un canot de sauvetage avait lui aussi disparu. On interrogea l'équipage, surtout ceux qui s'étaient tenus proches de Fraco. Aucun ne révéla son implication dans l'évasion du gitan.

— Moi, je dis bon débarras, annonça Adélard. C'était un parasite.

Angela avait longuement hésité, mais l'absence prolongée de son neveu Alexandre restait une plaie ouverte. C'était un océan d'incertitude qui l'assaillait davantage chaque jour. Elle regrettait parfois de lui avoir révélé les origines de sa naissance.

Qu'est-ce que cela changeait, tout compte fait ?

Il ne vivrait pas mieux en sachant qu'il n'était pas gitan à cent pour cent malgré ce qu'il avait toujours cru. Finalement, Angela s'était vite reprise. C'était à Alexandre d'en décider et non à elle. *Sauf s'il cherchait à venger sa mère*, lui murmurait son esprit pour la malmener encore...

Pour l'heure, Angela arpentait les rues de Paris, comme la veille et l'avant-veille, en compagnie de Graziella. Amandine avait laissé ses quelques effets personnels dans sa roulotte en Normandie avant de fuir sur le *Redoutable des mers*. La gitane y avait trouvé les lettres qu'elle échangeait avec Victor Poujol. Amandine lui avait souvent parlé de son amoureux, de son désir de le rejoindre et, qui sait, de commencer une vie à deux.

La gitane s'était fait un point d'honneur de retrouver Victor. Malheureusement, l'adresse qu'elle avait ne donna rien. L'ami d'enfance d'Amandine avait quitté l'endroit sans crier gare. L'une des lettres mentionnait son lieu de travail.

Lorsque Angela se présenta à la banque, on ignorait jusqu'à l'identité du jeune homme. Elle apprit qu'il n'avait jamais été employé chez eux.

L'information n'avait pas été facile à soutirer, car Angela n'était pas la bienvenue. La gitane ne s'en était pas formalisée, elle avait l'habitude ! Elle avait insisté jusqu'à ce que le directeur, un individu à demi chauve et au ventre rebondi, lui glisse un papier pour qu'ils se retrouvent dans une taverne des environs.

— N'y va pas, la dissuada Graziella, la mère de Gisèle. Ce vieux lubrique n'attend qu'une chose, profiter de toi.

— Je ne suis pas naïve, je connais ce genre de personnage. Je ne crois pas qu'il soit comme ça, celui-là. Il a peut-être autre chose à dire...

— Comme quoi ? argua Graziella, méfiante.

Angela haussa une épaule éloquente. Elle l'ignorait. Elle avait tiré les cartes pour tenter d'y voir clair sur ce qu'elle devait faire. Tout s'embrouillait dans son cœur et dans son esprit. Depuis la vision très précise et si intense qu'elle avait eue face aux villageois en colère en Normandie et le soi-disant vol perpétré par sa petite protégée, elle remettait tout en doute. De plus, l'infâme trahison de Fraco la minait plus sûrement qu'autrement. Elle l'avait aimé il y avait si longtemps. Il était drôle et tendre. Il était devenu cynique et dangereux. Où s'étaient-ils perdus, tous les deux ? À moins qu'elle n'ait été aveuglée par ses sentiments, ce qui arrivait à l'occasion chez les personnes comme elle, qui avaient des dons si particuliers et parfois si difficiles à analyser et comprendre...

Elle évitait de se demander où pouvait s'être réfugié Fraco. Des frissons lui parcouraient tout le corps dans ces moments

et un malaise persistant l'empêchait alors de respirer correctement. Elle sentait qu'un péril planait autour d'Amandine et ne pouvait s'enlever de la tête que c'était à cause de Fraco, justement. Dans l'urgence, elle avait dû agir et l'avait mise à l'abri sur ce bateau en partance pour l'Amérique. Le *Redoutable des mers*. Elle y avait vu un bon présage. Aujourd'hui, elle n'était plus sûre qu'Amandine fût en sécurité, sans comprendre d'où pourrait venir le danger. Qu'importe comment elle tournait et retournait la situation, elle ne pouvait intervenir sur les océans. C'est peut-être pourquoi elle s'astreignait à tenter de retrouver ce Victor dont elle ignorait presque tout. C'est ce qu'elle expliquait tant bien que mal à Graziella.

— Je me dois d'informer l'ami d'Amandine de ce qui lui est arrivé.

— Ce n'est plus de ton ressort. Nous devrions avoir quitté la capitale depuis longtemps, mais tu insistes.

— Laissez-moi derrière vous, se rebella Angela, irritée par le commentaire qu'elle estimait toutefois exact.

Son obstination en gênait plus d'un. Gerone s'était entretenu avec elle. La vieille aveugle Philomène également. Tous deux s'étaient tenus aux côtés d'Angela depuis toujours. Ils avaient soutenu la gitane cette fois encore, au grand dam de plusieurs.

— Tu sais bien que personne ne ferait une telle chose, lança Graziella.

— Alors, laisse-moi mener ce combat.

Graziella fit la moue.

— De toute façon, dès qu'il est question de ta protégée, tu deviens insensée. Il n'y a pas que toi, d'ailleurs. Regarde comment Gisèle s'est comportée avec elle.

C'est vrai que l'adolescente s'était montrée particulièrement venimeuse avec Amandine. Tout ça parce qu'elle était amoureuse d'Alexandre en secret et qu'elle refusait qu'il tourne autour d'Amandine. La fille de Graziella était si jeune. Puis, Fraco n'avait guère aidé, profitant de sa naïveté pour asticoter plus que nécessaire Gisèle et la manipuler.

— Tu me reproches encore les départs d'Alexandre et de Fraco ? s'enquit Angela.

Graziella haussa une épaule en pinçant les lèvres.

— Le destin d'Amandine est lié d'une façon ou d'une autre à celui d'Alexandre, et au mien, répéta Angela avec vigueur. J'ignore pourquoi, mais je le sais. Et Fraco est venu compliquer tout ça. Tout se brouille quand j'essaye d'en comprendre plus.

— L'amour et la haine ne créent que des problèmes. Fraco a voulu te faire du mal en s'en prenant à Amandine.

— Et il a réussi, approuva Angela. Fraco était un homme bon quand je l'ai connu. Il a tant changé !

— Il n'a jamais plus été le même depuis la mort de ta sœur, assura Graziella. Sans compter qu'il a fait de mauvaises rencontres dans sa vie. Et il a fait des choix terribles.

— Nous aurions dû le chasser du clan depuis bien longtemps, approuva Angela au souvenir d'autres actes commis par le gitan et qui avaient noirci la réputation des gens du voyage.

— Gerone défendait son fils, et c'est bien normal.

— Je vais au rendez-vous, maintenant, laissa tomber Angela, amère face à un tel gâchis et incapable de poursuivre la conversation en ce sens.

— Je viens avec toi, décida Graziella.

Angela et Graziella déambulaient toujours dans les rues nauséabondes de Paris. Il y avait de l'animation partout. Des femmes jetaient leurs déjections de leur fenêtre et les gitanes devaient prendre garde où elles mettaient les pieds. Un attroupement les ralentit, leur bloquant l'accès pour continuer leur avancée. Il y avait une bagarre et des cris. Graziella tira le bras d'Angela pour qu'elles s'éloignent et évitent des problèmes potentiels, quitte à faire un détour. De toute façon, après avoir pris des informations, elles avaient compris qu'elles n'allaient pas dans la bonne direction. Finalement, elles trouvèrent la taverne en question et Angela se présenta seule au responsable de la banque, installé à une table. Il avait été convenu que Graziella patienterait, installée au bout du comptoir, et surveillerait la conversation du coin de l'œil. L'endroit était sombre, bruyant et peuplé. L'homme s'était changé, délaissant le costume trois-pièces. Il arborait une simple chemise au col timidement ouvert. Ça lui donnait un air étrange dans ce lieu, comme s'il n'était pas à sa place. Quand Angela s'approcha, il se leva maladroitement et bégaya un bonjour en rougissant lamentablement. Il sortit sa montre gousset.

— Vous êtes très ponctuelle, mademoiselle.

Angela s'installa en souriant. On ne lui avait pas servi du «mademoiselle» depuis bien longtemps. L'individu était